

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 37 (1899)
Heft: 25

Artikel: Une peur bleue
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-197618>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 07.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

par la petite vérole, le monarque « bien-aimé » ne put lire cette publication, laquelle n'eut lieu qu'en 1775, dans les termes suivants :

« Au début du traitement, le malade fait usage d'eau panée fortement chargée de beurre, et si le ventre est serré, on lui prescrit des lavements de mauve et de guimauve légèrement salés et mélangés d'une petite quantité d'huile d'olive. Le lendemain, de grand matin, on administre trois drachmes de poudre de fougère, suspendus dans quatre à six onces d'eau distillée de tilleul. Pour éviter les nausées, on mâche du citron confit, on se lave la bouche avec une eau aromatique, on respire du vinaigre. Le médicament est-il vomi, il faut attendre que le calme se soit rétabli et administrer une nouvelle dose. Au bout de deux heures on prescrit un bol purgatif ainsi formulé : Galomel et résine de scameonée, de chaque douze grains ; gomme-guître cinq grains, avec addition d'une petite quantité de confection d'hyacinthe. Chez les gens robustes et constipés, on augmente les proportions de ces substances ; dans les conditions opposées, on atténue les doses. On donne peu après une tasse d'infusion légère de thé. Le ténia expulsé, on remplace le thé par un bouillon de viande. »

» Débarrassée des floritures culinaires qu'on pourrait appeler « les bagatelles de la porte », le remède de M^{me} Nouffer se composait, en réalité, de quelques grammes de poudre de fougère, associée à un purgatif.

» La combinaison était bonne, mais elle ne renfermait aucune substance inconnue, le vieil Hippocrate ayant signalé, dès l'enfance de l'art, les bons effets de la fougère contre l'entozooïe nommé par lui le *ver plat*. Cela avait couté dix-huit mille livres.

» S'il fallait se baser sur les prix exorbitants qu'acquièrent, de nos jours, certaines spécialités pharmaceutiques dont toute la valeur est faite de grosse publicité, on pourrait croire que l'ami de la Pompadour ne paya pas bien cher le spécifique de la Nouffer, mais en songeant à l'origine modeste du végétal qui est la partie essentielle du remède vendu, on peut dire que le roi ne fit pas un marché très brillant. Ce qu'il y avait de bon dans la recette n'était qu'une vieillerie donnée pour du neuf.

» Ne nous en plaignons pas trop, en somme, puisque le ténia ne fait plus peur aux gens, quoique sa fréquence ait augmenté considérablement, à mesure que se propageait la mode des viandes saignantes, et saluons le modeste végétal qui nous rassure : la fougère. »

Nous trouvons dans une revue spéciale militaire publiée à l'étranger des renseignements vraiment bien curieux et à coup sûr peu connus sur le nombre moyen des balles qu'il a fallu tirer, au cours des principales guerres du siècle, pour mettre un seul homme hors de combat.

D'après les comptes-rendus officiels et les rapports des médecins militaires de l'époque, aux fameuses batailles d'Austerlitz, d'Eylau, de Wagram, de Friedland, d'Iéna et d'Eckmühl, chaque soldat tué ou blessé représentait environ 3,000 cartouches tirées.

A Leipzig et pendant la campagne de France, en 1814, il n'a pas fallu moins de 10,000 balles pour mettre un seul homme hors de combat.

Avec les perfectionnements apportés à l'armement européen, la moyenne s'abaisse très vite. A Solférino, en 1859, les Autrichiens font pleuvoir sur les troupes françaises un déluge de 8,400,000 projectiles, tuant ou blessant 12,000 Français : soit 700 cartouches tirées par homme atteint.

En 1870, pendant certains engagements particulièrement meurtriers, la moyenne est tombée à 250, et l'année dernière, durant les opérations autour de Santiago, elle a atteint le minimum de 230 balles par soldat.

Pauvres bêtes. — Bientôt va s'ouvrir à Varsovie le marché aux oies, qui se tient tous les ans dans cette ville depuis un temps immémorial, et où plus de trois millions de volatiles sont vendus chaque année.

Or, il paraît que ces bêtes, destinées pour la plupart à l'exportation en Allemagne, ne sont pas envoyées par le chemin de fer, comme on pourrait le croire. Elles viennent à pied, — pardon ! nous voulons dire à pattes, — en troupeaux de trois ou quatre cents à la fois, sous la conduite d'un gardeur professionnel qui, avant de leur faire faire le voyage, les entraîne pendant plusieurs semaines dans les conditions suivantes :

Les oies sont d'abord exercées à marcher sur une mince couche de goudron, dont leurs pattes s'imprègnent en se durcissant. Puis on les habite à franchir de longues étapes et à traverser toutes sortes de terrains, marécageux ou rocheux, plats ou couverts.

Alors seulement commence la marche finale, devant aboutir à Varsovie, et souvent très pénible. La plus grande partie des troupeaux d'oies, en effet, sont formés à Wilna, à Dunabourg, plus loin même quelquefois. Les étapes, de plusieurs centaines de kilomètres, doivent être couvertes rapidement et pendant les chaleurs. Aussi, en arrivant à Varsovie, les bêtes épuisées sont-elles soumises à un garde réparateur.

Lè canaris d'éboitons.

« Cein' que l'est portant què dè no ! » désai cauquies dzo dévant Tsalanda la Rosette à Tatton, ein vouaiteint lo tia-caion l'ai déchicotâ se n'anglais.

L'est veré, quand on l'ati sondzè bin, que cllião pourrèt bitès ont on sooo bin minabilio dein stu bas mondo. Que dào diansstre dereintno, no z'autro, s'on se veyai einciloure dinse, po tota sa via, dein on éboiton io bin soveint on ne vai papi on istière et io on nobourerà dè pedance tant qu'ia no férè chaotà ! Qu'estte que no dereint quand on ne no sailleraï jamé défròu que po no tsandzi dé paille àobin po no frottâ le tsambès avoué on bocon dè lard quand on arai dài douleur pè le piautès ! Et, quinma grimace fareint-no s'on ne poivè, coumeint cllião pourrèt bitès, rein mé preindrè lo frais, rein mé vairé le sélo, ni la louna, le z'étailez, le niollès, le z'osés et tot cein que no fà tant pliliés dè vairé et qu'on bio matin on vindrài no férè lèvà po allà passâ l'arme à gautse ! Vouaikue portant lo sooo dè ti le caions ! mà, n'est-te pas on sooo bin terriblio ?

Que volliai-vo ? tsacon sa porchon dein stu mondo et faut bin sè nuri d'ooquie, à mein dè medzi dào tsin àobin dài rattès et dài mouzets, coumeint l'ont fè pè Paris ein 71. Pu, n'ia pas à derè, la tsai dè caion est 'na ruda bouna pedance ; tot est bon, du lo mor tantquè ào fin bet dè la quiua. Avoué le sang, vo fédès dài boudins et dài matafans que vont destra bin avoué dài truffès boulaitès ; lo mor, le bajoue, le piotons, lo petit salà, mimameint la quiua, vouaikue on régat s'on le met couaire avoué dè la compoûta ; lo lard et le coutelett's vont bin avoué totès sortes d'affèrèt's ; et le jambons avoué dài choux ! et la siocessse à grelli avoué dè la salarda ài carottès ! et lo tsergosset ? et clia ào fédzo avoué dài papet ào pore ! Et le siocesss, du lo pe petit tantquè ào botatot, qu'on pão medzi avoué quiet que sai !

Enfin, bref ! tot est bon tsi lo caion et s'on ne medze pas lo bourelion, on s'ein sai po graissi le raissès et avoué la pétubilia, on fa dài borsès à taba qu'on n'ein vâi pas la finition, tant douront.

Cllião pourro caions ne sont portant rein défecilo po lo medzi et ne sont rein morfrelets. Pè pou qu'on aussè on courti àobin on pilian-

tâdzo, tot lão z'est bon : dài restès dè jerdinadzo, dài truffès que ne vallont reîn po lo dina, le lavurès, la laitia, la couète, qu'on pao avâi po reîn à la fretéri et on pou dè reprin dè sa-ein quatorze, vouaikue tot cein que lão faut. Crayo que n'ia què lo kegna et la resenga que n'amont pas.

Adon, s'on lè z'a bin Bourrâ et se vont bin, pè vail l'âoton, vo z'ai dza dâi bitès que vo font quattro dài dè lard avoué on demi-pouce dè péne, que cein va bin à la fenna po reimpliâ sè toupenès.

Lo lard bin gras est 'na boun' afférè po cllião que l'amtong dinse et lè Chouabes et lè Badiches s'ein relétsont le potts ; mà, quand l'a 'na petita veina dè tsai rodze ào maitein l'est onco bin dè meillâo. Ora, coumeint faut-te fêre po l'avâi dinse ? Ne pu pas vo lo dere, mà attiutâ cllia z'iquie :

Bricolon avâi dou caions à l'eingrais et ne sé pas quinna lubie l'avâi z'u, mà tantia que lão baillivâ à medzi sa-tâ hout iadzo per dzo dâi pecheintès métra tot épaisés d're truffès et d'ooquie d'autro, tandi dou dzo, et tandi trai ào quattro dzo après laissivè l'audzo vouido et ne lão portavè papi cein que vo z'arai fê mau à n'on ge, que cllião pourrèt bitès crêvâvont dè fan et fasion on détertin dâi dianstre dein l'éboiton ; ronnâvont que dâi sorciers et coudhivant solévâ lo couvai dè l'audzo avoué lo mor. Ion dâi vezins qu'avâi oïu cé boucan, va démandâ à Bricolon porquet laissivè crêvâ dè fan cllião pourrèt bitès asse grantein.

— L'est ma moudâ, l'ai dese Bricolon, mè caions, vu lè z'acutema a férè dou dzo gras et trai dzo mégro.

— Et porquet ? fou que t'é !

— Et bin, l'est po avâi dâo lard bin eintremélliâ, kâ l'amo dinse !

Une peur bleue.

Le Voleur a publié un récit plein d'émotions, et dont l'auteur fut le héros. Celui-ci nous raconte qu'il voyageait dans les îles malaises, Sumatra et Java, en compagnie d'un géographe et d'un géologue français. — Nos voyageurs débarquèrent un soir dans le défrichement de Nieuwenhuys, où séjournaient une douzaine de colons néerlandais servis par toute une population de Malais et de Chinois.

Le village est fortifié contre les tigres qui, en ce même territoire, s'emparèrent par deux fois, en 1811 et en 1853, des colonies malaises, dont ils dévorèrent les occupants.

Se levant, un jour de bonne heure, le narrateur, cycliste passionné, se promena dans le village pour respirer l'air frais du matin. Tout à coup il remarqua une magnifique bicyclette remisée sous un hangar, et portant une des plus célèbres marques américaines. A la vue de cette excellente machine, il fut pris d'une envie irrésistible d'en faire l'essai.

Et il l'enfourcha.

Maintenant laissons-le faire lui-même le récit vraiment dramatique, terrifiant même de la scène à laquelle nous allons assister.

Un assez bon chemin s'étendait devant l'habitation, commencé par les anciens Malais dévorés, fini par la colonie néerlandaise. J'y pris mon vol, délicieusement, je filai avec une vitesse de course. Positivement, c'était une machine parfaite, obéissante, sensible, rapide. L'envie devint irrésistible, et, sûr d'être excusé par notre aimable hôte, me voilà vaincu et courant à pédale forcée à travers les rizières et les cafériers.

Cinq ou six kilomètres me séparaient de la forêt ; ils furent franchis en quelques minutes. Je me trouvai devant un océan de verdure. Je demeurai ensorcelé par l'endroit. Pour mieux en goûter la grâce puissante, je descendis de machine. Je m'assis sur une pierre de granit.

Tandis que j'étais ainsi, des branchages craquèrent, quelque chose de lourd et de léger ensemble

se fraya passage jusqu'au bord des eaux. Mon cœur s'arrêta. L'angoisse pâle et lourde s'abattit sur ma poitrine. A trente pas de moi, la bête monstrueuse, le roi des carnivores, venait de jaillir des pénombres. Un moment, l'élegant silhouette, la tête du tigre aux yeux d'or demeurèrent immobiles, et c'était sûrement un des colosses de l'espèce.

Caché par deux ou trois grandes palmes retombantes, je n'osais faire un mouvement. Pour atteindre ma bicyclette, il fallait parvenir jusqu'à la route. Cela n'était pas possible sans attirer l'attention du fauve, et en deux bonds il m'aurait rejoint.

Comment, dans l'intervalle de ces deux bonds, enfourcher la machine et démarrer ? Puis, même si j'avais la chance de la surprise pour moi, je n'étais pas sauvé si la bête se décidait à prendre la chasse. Une bicyclette parcourra plus vite une lieue qu'un tigre, mais peut-être lutter contre l'élan formidable des premiers bonds ? Je ne le croyais point, et, après la stupeur des premières secondes, je restais tremblant, le cœur battant comme un marteau, la bouche aussi sèche qu'une pierre. Pas une arme, pas même le revolver que je porte en toute circonspection et que la fatalité m'avait fait oublier à mon réveil.

Ma secrète espérance était que le monstre, repu de victimes nocturnes, n'était venu au lac que pour se désaltérer.

Mais si, à la vérité, le tigre trempa sa langue dans le lac, il ne parut aucunement que ce fut par besoin. Il releva bientôt sa gueule humide et scruta l'alentour. Une sorte d'intuition me dit que, au rebours de mon espoir, il avait fait mauvaise chasse, qu'il cherchait une compensation à sa nuit infructueuse. Un faux mouvement, et je devenais cette compensation.

Le temps que le tigre demeura immobile, ses prunelles de topaze lentement déplacées d'arbre en arbre, de buisson en buisson, eut la longueur atroce de la terreur en attente.

Un instant, il parut se retirer, et se retourna vers la forêt avec une extrême nonchalance. Puis, au bruit d'un oiseau s'envolant dans le feuillage, il tourna le cou avec vivacité, une lumière de phosphore passa sur son regard. Mais il ne vit rien ; il demeura campé avec la tête de profil, mi vers l'épaule, dans une pose aussi gracieuse que celle d'un chat attentif. Il hésitait évidemment entre deux routes ; j'entendais non seulement battre mon cœur, mais en quelque sorte mon cerveau.

Enfin la bête prit son parti. Elle se tourna de nouveau vers le lac, fit un pas sur la rive. Ce pas ne le rapprochait pas de moi, il se pouvait que la route choisie fût dans une direction favorable. Mais à un second pas, plus rapide, mon épouvante se déclida. Je fis un bond, puis un autre, je saisissai ma bicyclette.

Un tel vertige tenait mon être, que, d'abord, je ne me rendis pas compte si le tigre avait bougé ou non ; mais, dans un éclair, tandis que je sautais en selle, je vis le grand corps se raser, j'entendis le bond. Dans le même instant, je donnais le premier coup de pédales.

Malgré l'émotion, mes mouvements étaient sûrs, nets, agiles. Il semblait que je fusse devenu tout instinct, que chacune de mes fibres obéît à cette volonté obscure qui vaut cent fois mieux à nous conduire à travers le péril immédiat que les plus claires raisons. En deux élans, j'obtins la grande vitesse et, dans l'intervalle minuscule qui s'écoula entre le premier et le deuxième bond du fauve, j'étais d'aplomb pour la lutte. Le tout était de garder une avance, si légère fût-elle, pendant une cinquantaine de mètres, après quoi, probablement, la vélocité du tigre deviendrait moins foudroyante, tout en demeurant redoutable.

Je poussai avec une ardeur frénétique ; mais, au quatrième bond, la distance était réduite à quelques pas ; au cinquième, le fauve n'avait en quelque sorte qu'à allonger la patte ; au septième, il toucha le pneumatique. Je me crus perdu ; l'effort que je fis alors me sembla vain. Mais la griffe manqua le but, le rasa à peine et, la machine continuant sa route, le tigre se trouva un peu moins près au huitième bond, précisément parce qu'il avait raté la prise.

Dans ces secondes vertigineuses, j'eus l'inspiration d'obliger vers un goyavier qui se trouvait au bord du chemin, et j'échappai encore, parce que le poursuivant se trouva sans doute hésiter, le goyavier lui interdisant un bond complet ou le forçant à se détournier.

Encore que ma vitesse atteignît alors son maximum, je n'avais plus aucune espérance. Je sentais trop bien qu'un ou deux élans de l'adversaire cloîtraient définitivement cette lutte. Au bond suivant, je faillis de nouveau être atteint ; mais tandis que la roue filait devant la griffe, je vis dans un éclair que j'allais traverser un ponceau assez long et très étroit, jeté sur une sorte de petit canal d'irrigation. Cette vue me rendit quelque courage : j'eus l'impression très nette que le tigre aurait une brève hésitation, qu'il se pourrait qu'il perdît quelques verges en ralentissant sa course au passage. C'est effectivement ce qui arriva. Quand je me trouvai de l'autre côté du canal, j'avais gagné une dizaine de pas sur l'épouvantable chat. Je crois bien que, dans l'ivresse de cet avantage, j'accélérâi encore mon coup de pédale.

Durant les secondes qui suivirent, le tigre regagna peu à peu son retard, mais avec moins d'assurance qu'au début. Une aube d'espoir me vint soutenir, et bientôt la distance demeura stationnaire. Je ne puis dire que je redoublai d'efforts, car j'avais atteint mon maximum, mais je le maintins de toute mon énergie. Après quelques centaines de verges, j'eus la délicieuse certitude que non seulement je conservais mon avantage, mais que le félin avait perdu une couple de verges. A une petite descente, je me laissai rouler comme un projectile qui s'aiderait lui-même, et je conquis ainsi une nouvelle avance.

Déjà le triomphe entrait ma poitrine d'une palpitation d'allégresse. Je me croyais sauvé, je poussai la pédale avec une frénésie joyeuse. Une circonstance remit tout en question : vers l'entrée d'un champ de bananiers, une branche feuillue, jetée par quelque travailleur, barrait tout le chemin. Il n'était plus temps de l'éviter et, d'ailleurs, comment me pencher ou descendre de machine dans une pareille conjoncture ? Je pris donc instantanément mon parti : je franchis l'obstacle.

Par malheur, mon mouvement en fut faussé, et je ralents pendant quelques foulées pour ne pas perdre l'équilibre. Le carnivore dut s'en apercevoir ; il fit un effort désespéré et je vis le moment où j'allais tout de même tomber sous la griffe formidable. Une espèce de pâmoison passa sur mon esprit : j'eus le vertige de l'abandon, aussi terrible que celui des montagnes, une étrange résignation à la mort. Ce ne fut qu'un éclair.

Un instant après, j'avais repris la pleine lutte, et ce fut le dernier effort. Le tigre, quoique vif comme un bon cheval de chasse, était définitivement vaincu par la bicyclette ; bientôt il abandonnait la poursuite, partie par découragement, partie sans doute par la proximité du village qu'il avait appris à redouter.

J'en laissai pas pour cela de pousser jusqu'à l'habitation de mon hôte, et là seulement éclata dans mon cœur le vaste étonnement du péril évité, la joie de vivre, l'orgueil d'avoir lutté de vitesse avec un des fauves les plus agiles et les plus formidables de la création.

MANUEL-ATLAS, DESTINÉ AU DEGRÉ SUPÉRIEUR DES ÉCOLES PRIMAIRES. GÉOGRAPHIE DES CINQ PARTIES DU MONDE. REVISION DE LA SUISSE, par W. Rosier, professeur de géographie. Lausanne. Payot, librairie-éditeur.

S'il nous fallait dire tout le bien que nous pensons de cet excellent manuel, nous risquerions d'offenser la modestie du savant professeur de Genève. S'il le destine au degré supérieur des écoles primaires, qu'il nous permette au moins de proclamer qu'il est fait pour tous les âges ; que, la quarantaine bien sonnée, nous l'étudions avec autant de plaisir que de profit. Heureux les enfants qui apprennent en ayant sous les yeux des cartes si nombreuses, des schémas si parlants, des vues si variées et si bien choisies. Ce manuel-atlas est un livre de fond qui doit figurer sur les rayons de toute bibliothèque, si humble soit-elle.

Pour marquer les outils. — Les objets sont trempés dans la cire fondu, chauffée pour cela. Puis au moyen d'un crayon ou d'une autre pointe, on trace le nom ou le signe voulu en pénétrant la légère couche de cire jusqu'à ce que le métal soit à découvert. On verse alors dans les creux formés par le crayon, de l'eau forte, qui a la propriété de ronger le métal et qui fait, dans ce cas, l'office de graveur. La quantité à verser est déterminée par

l'entaille plus ou moins profonde que l'on désire obtenir.

L'enlèvement de la rouille. — La meilleure méthode consiste à frotter l'objet, soit en fer, soit en acier, avec un chiffon de laine enduit d'une mixture faite d'une partie d'acide lactique et de deux huile d'aspic. La rouille s'enlève presque immédiatement.

Moyen de rendre le brillant au vernis des meubles. — Mélanger en parties égales de l'huile de graine de lin avec de l'essence de thérébine ou de l'esprit de vin. Bien agiter ce mélange et l'employer au moyen d'un chiffon de laine.

Nous avons sous les yeux une note portant en tête : *Grand magasin de bois à brûler. Note de FRANÇOIS RECORDON, à Ouchy, et contenant le détail d'une fourniture de bois : 1843. Octobre 31, 1 moutte de fayard . . Fr. 28 — " " 1 moutte de sapin . . " 19 —*

On rit du bon vieux temps : il est parfois à regretter.

Boutades.

Une jeune femme s'étant évanouie au théâtre, on la transporte dans le foyer. Le directeur, passant par là, s'approche en entendant quelqu'un s'écrier : « Elle est, ma foi, fort jolie, cette femme ! » « C'est vrai, répond le directeur ; mais voyez comme les femmes sont contrariantes ! Il suffit qu'on la trouve bien pour qu'elle se trouve mal. »

Piron, se trouvant en loge à l'Opéra à côté d'une femme d'une réputation douteuse, ne cessa de porter sur elle des regards malins. Celle-ci, impatientée, dit au poète avec humour :

— Qu'avez-vous donc, monsieur, à me considérer comme cela ?

— Madame, je vous regarde, répondit Piron, je ne vous considère pas.

Un chevalier d'industrie traduit en correctionnelle avait revendiqué un titre suspect et un nom usurpé.

— Comment, lui demande le président, vous prétendez encore que vous êtes un vrai comte ?

Le prévenu avec emphase :

— Oui, monsieur le président, ce titre m'a été transmis par ma noble famille, et il s'est perpétué de mâle en mâle.

— Ah ! il s'est perpétué jusqu'à vous de mâle en mâle ?... Il serait plus exact de dire qu'il s'est perpétué de mal en pis.

Mot d'enfant.

— Papa, qu'est-ce que cela veut dire : en collaboration ?

— Cela veut dire travailler de concert : on fait un livre, une pièce à deux, par exemple.

— Oui, je comprends, cela veut dire : écrire à quatre mains.

Mère et futur gendre.

— Monsieur, ma fille est une perle ! Poète, musicienne, peintre, conférencière ; fait de l'équitation, de l'escrime, de la bicyclette.

— Et, à part cela, elle n'a pas d'autre défaut ?

L. MONNET.

Papeterie L. MONNET, Lausanne.
3, RUE PÉPINET, 3

Fournitures de bureaux.

Papier à lettre et enveloppes avec en-tête. — Factures. — Circulaires.

Cartes d'adresse et de visite.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.